

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 23

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225858>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vaisselle pour, le cas échéant, seconder aimablement sa femme qui ne sait plus où donner de la tête lorsque des visites surviennent à l'improviste.

5. Les cendriers sont là pour qu'il s'en serve, lui et ses amis. Sa femme ne peut pas manier l'aspirateur toute la journée et les tapis sont coûteux.

6. Les jours de lessive, il peut faire un accroc à sa dignité en offrant de porter la lourde corbeille de linge mouillé à l'étendage et de fixer le cordeau.

7. Il peut, exceptionnellement, s'occuper de bébé, même pour un besoin urgent, si sa femme doit surveiller le lait qui est sur le feu.

8. Il sera ponctuel pour les heures de repas, autant que possible. Les mets ne s'améliorent pas, quand ils doivent attendre des heures sur le fourneau, pendant que l'homme s'attarde en face à l'apéro, avec des copains.

9. Si sa femme n'est pas, par hasard, aussi accueillante que d'habitude, il doit chercher s'il ne lui a pas causé de la peine par une parole blessante et injuste.

10. Il ne doit jamais exprimer un blâme à l'égard de sa femme en présence des enfants ou de personnes étrangères à la famille.

11. Si, dans la journée, les choses ont été de travers, soit au bureau, à l'atelier ou ailleurs, le mari, en rentrant chez lui, tâchera d'avoir le sourire quand même. Il n'est pas indispensable qu'il soit hérissé ou bouledogue.

12. En toutes choses, il ne considérera pas sa femme comme étant sa servante, mais sa compagne pour la vie, dans les bons comme dans les mauvais jours.

Tante Fanchette.

(Pour copie conforme : F. W.)

Compliment. — Je crois que j'arrive un peu tard, chère madame.

— Oh ! non, cher monsieur, je vous assure, vous n'arrivez jamais trop tard !



LA CHANSON DE MADELINE

22

(Suite).

Et, lui saisissant la main :

— Madeline, pardonnez-moi, je... j'ai cru... on m'avait dit... Je suis un fou... Et je suis bien fâché... Oh ! je suis bien content...

Elle comprenait de moins en moins, et se demandait, sans doute, s'il ne fallait pas prendre au pied de la lettre mon joyeux aveu de folie. Mais, déjà, je lui étreignais les mains, les couvrant de baisers de feu. Et, bien qu'elle eût de tout autres soucis que notre querelle, cette fois elle avait deviné. Elle fit effort pour se dégager. J'entendis son cœur qui battait avec violence. Je vis se soulever convulsivement sa poitrine de vierge nubile, dont j'avais aperçu jadis la ligne pure, la blancheur de marbre. Elle, un marbre !... Tout son être palpitait, tumultueux, prêt à prendre la fuite, toute rose de pudeur, s'arrachait à moi, non sans alarme, mais sans dédain. Elle se fâchait, donc elle était femme. J'étais perdu, ou j'étais sauvé ! Sa frayeur était peut-être un aveu. Pour la première fois, j'étais un homme : je savais crier mon amour !

Et, me penchant sur elle, sur ses lèvres qui se dérobaient, je lui dis mon angoisse, ma jalousie ; et que je l'avais aimée toute petite, et que je l'avais fuie par amour, dans les nébuleux désirs de l'âge ingrat ; et, qu'en la fuyant, je la suivais dans l'ombre, ne rêvant d'autre fortune que me tenir toujours, en effet, dans l'ombre de sa gloire, comme un compagnon timide, dévoué jusqu'à la mort...

— Mais ne parlez pas ainsi, interrompit-elle. Voyez où j'en suis, où vous en êtes. Vous avez à préparer des examens, de longues études ; moi, je me vois dans une impasse, prête à faire un

coup de tête, tant je suis exaspérée. Et nous sommes encore des enfants...

— Ah ! comme vous avez raison ! lui dis-je en lui lâchant les mains. Comme vous êtes raisonnable !

Et dans mon ironie amère, je me détournai, m'essuyant les yeux avec un viril dépit.

— Mais voyons, André, mon bon André, ne vous chagrinez pas ainsi. Vous ne savez pas tout le mal que vous me faites. Passez vos examens ; faites vos études. Peut-être plus tard...

— Plus tard ! répétais-je avec feu ; vous avez dit : Plus tard ! C'est bien vrai, Madeline ? Vous ne me répondez pas ? Je puis espérer ? Vous me permettez Oh ! dites, dites !... Afin que je passe de bons examens, que j'aie du cœur à l'étude... Dites... Mais c'est pour vous que j'étudie, pour être digne de vous... Dites... que je ne fasse pas le désespoir de mes parents... J'aimerais mieux mourir ! Tenez, mentez plutôt, donnez-moi l'illusion... Ayez pitié de moi...

Elle dit tout ce que je voulais. Comme elle était bonne ! Et je la trouvais belle comme jamais encore elle ne m'était apparue, belle de chaude sympathie, comme une sœur de charité. Déjà, je l'avais saisie dans mes bras. Déjà, mes lèvres brûlantes cherchaient ses lèvres fraîches, lorsqu'elle se dégagea :

— Ma tante pourrait nous voir...

Et, avec un sourire mouillé, elle souleva la plus belle grappe, dont le blond ardent, sur le blond si fin de ses cheveux, rutilait comme une parure d'Orient. Elle prit place sur le pliant ; je mis un genou en terre, m'accoudant sur son genou, au pied des lilas secoués par le vent d'automne jusque dans leurs racines. Au-dessus de nous, mille sifflements sinistres. Nous, dans notre angle de mur, après tant d'orages, nous goûtions une paix profonde. Autour des énormes grains couleur d'ambre, nos mains frémis-saient, se frôlaient... Ah ! quelle étreinte ! La grappe mûre en sortit toute froissée, égrenant ses perles blondes, qui pleuraient au bout de nos doigts.

La rose de ses lèvres, avivé d'émotions fraîches, fleurant la bonne vendange, m'avait fait perdre la tête. Le raisin que je leur dérobai me parut plus doux que le miel, avec un arrière-goût de larmes.

C'est dans un tourbillon de feuilles mortes qu'elle me laissa prendre le premier baiser...

XVIII

Le dimanche suivant, je ne la vis pas revenir. C'était pourtant la dernière occasion : il m'eût été doux, avant la suprême épreuve, de la revoir encore une fois.

Il est vrai que ma mère n'avait pas su garder mon secret, et je me dis que mon père, pour écarter de moi les distractions sentimentales, était la cause de ce mécompte, dont j'avais tort de m'alarmer.

Le grand jour arriva : je partis pour Lausanne. Il me restait encore un espoir : à la gare du chef-lieu, dans la ville inconnue, je savais le premier visage qui devait m'accueillir, le premier regard qui me souhaiterait la bienvenue.

Pas du tout ! A Lausanne, point de Madeline ! Ainsi, j'aurais à me présenter tout à l'heure, moi, pauvre campagnard perdu dans la jeunesse universitaire, devant des examinateurs bardés de science et de morgue, sans le viatique de son sourire ! Je ne pus m'empêcher de lancer à mon père, qui ne me quittait pas d'une semelle, un regard de travers. C'est lui, sans doute, qui me causait ce creve-cœur.

Néanmoins, mes examens ne furent pas mauvais ; je passais même dans les premiers ; il est vrai que ce n'est pas dire grand-chose, la session de novembre étant celle des ajournés de juillet. Mais j'en fus tout de même si content, qu'avant tout je courus chez Madeline : dans la famille qui l'avait prise en pension, on me répondit laconiquement qu'elle était partie.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Mais peut-être m'attendait-elle avec mes parents, à l'hôtel, toute prête à saluer son élu.

A l'hôtel, je ne trouvai que ma mère :

— Mais qu'est-il arrivé ?? Madeline ?? Parle donc !

— Mais, mon enfant, ces examens ?...

— Ah ! c'est vrai, je suis reçu... Mais, Madeline ??... Madeline ??...

Je remarquai ses yeux rougis ; elle avait dû beaucoup pleurer. Je poussai un cri :

— Elle ne m'aime pas !...

— Eoute-moi, mon enfant... Mais viens... viens t'asseoir... viens près de moi... Laisse-moi d'abord t'embrasser, comme un brave enfant que tu es, qui a tant travaillé. Ton père... il va rentrer... sera fier de toi. Et moi, je suis toute glorieuse...

J'eus un mouvement d'impatience. Elle soupira, et, cherchant ses mots :

— Je vais te dire... j'espère que tu vas te montrer raisonnable... Mais calme-toi, mon cher enfant. Tu me fais peur ! Ton père t'expliquera...

— Mais je suis très calme, tout à fait calme. Dis-moi tout. Je veux tout savoir. Elle ne m'aime pas. Elle en aime un autre ? Dis... dis... Un étudiant ?... Mais parle donc !...

— Tu ne me laisse pas parler... Non, ce n'est rien de tout cela...

— Oh ! j'ai tout deviné. Elle ne pouvait souffrir Lausanne. Elle est partie... Madeline, ma petite Madeline... partie !... Pour toujours !...

Ce furent des gémissements, des malédictions, des plaintes, tout mon corps écroulé contre l'épaule de ma mère.

— Partie !... Elle est partie !... Tout est fini pour moi !...

— Oh ! comment peux-tu dire cela, mon enfant, à ta mère...

— Elle était si belle ! Je l'aimais tant ! Elle semblait m'aimer aussi. Elle me l'a dit. Comment deviner qu'elle mentait, avec son regard sérieux, son visage si blanc, avec une voix... oh ! cette voix !... Mais c'était peut-être pour ne pas me faire la peine... Je le lui ai dit, oui, je m'en souviens, je l'ai suppliée de mentir... Mais comment peut-on changer en quinze jours ? Non, non, c'est impossible ! Il faut que je la voie ; il le faut. Où est-elle ? Je veux le savoir. Non, je te jure que je serai raisonnable ; je ne lui ferai pas de reproches. Si elle ne m'aime pas, elle me le dira, et tout sera dit. Mais je veux une explication... D'ailleurs, tu seras là... Tu lui diras... tu pleureras avec moi, dis, maman, tu lui diras qu'elle veut ma mort. Mais que veut-elle donc ?

Je suis prêt à la suivre partout, je ne serai pour elle un obstacle en rien, elle pourra briller... dis-lui qu'elle pourra briller sur tous les théâtres... Mais... c'est vrai, j'oubliais qu'elle est partie. Partie !

(A suivre.)

Samuel Cornut.

La photographie d'aujourd'hui. — La photo moderne se différencie radicalement de celle d'il y a dix ou vingt ans. Pourquoi et comment, c'est ce qu'expose succinctement dans **L'Illustré** du 7 juin un spécialiste en la matière, l'artiste photographe Emile Gos, de Lausanne. Signalons en outre dans la même livraison : les montres et pendules de la collection Loup, la création du « Joli jeu des saisons » de Jaques-Dalcroze, les tunnels hélicoïdaux du Gothard, une réception à la cour d'Egypte, le Grand Prix et le concours d'élégance automobile de Montreux, etc.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand **Lausanne**
 Tél. 34.366
 Achat — Vente — Echange
 Envois à choix à collectionneurs.
 Albums,
 Catalogues, Fournitures philatéliques.

A retenir...

L'apéritif « DIABLERETS » est la boisson saine, par excellence. Sa composition (d'où est exclue toute essence) ne renferme que les principes généreux des plantes de nos Alpes.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.